

Le parasite

Je n'ai jamais voulu être mère. Ce n'est pas une phrase qu'on prononce facilement, surtout dans une famille où la maternité est vue comme une mission sacrée, un accomplissement obligatoire.

Depuis l'adolescence, je savais que ce n'était pas pour moi. J'aimais ma liberté, mes silences, mes nuits sans horaires. J'aimais ne devoir rendre de comptes à personne, pas même à mon propre corps. J'aimais cette idée que ma vie pouvait m'appartenir tout entière, sans qu'un autre corps vienne s'y greffer, sans qu'une existence nouvelle me réclame avant même d'avoir vu le jour.

Mais la vie n'a pas besoin de ton avis pour s'imposer.

Et pourtant, un matin, il y avait ce test dans la poubelle. Ce petit bâtonnet rose que j'ai essayé d'oublier, de cacher, comme on jette une faute dans l'ombre.

Je me souviens encore de son regard, figé sur la petite bande blanche, puis sur moi. J'aurais préféré qu'il s'en moque, comme il se moquait de tout avant. Mais non. Il s'est métamorphosé en père modèle, en futur chef de famille, comme si, d'un coup, le mot "paternité" lui avait fait pousser des épaules plus larges et un ton autoritaire, protecteur, organisateur.

Il parlait déjà de chambre, de prénom, de responsabilité.

Moi, je lui ai simplement dit que je ne voulais pas le garder.

Lui, il a dit que ce n'était pas une option.

Je croyais encore que ma mère, au moins, me comprendrait. Elle, qui avait toujours prétendu défendre ma liberté. Mais non. Quand je lui ai parlé d'avortement, elle a juste murmuré, d'une voix étranglée :

"Si tu le tues, tu me tues aussi."

Alors, j'ai baissé les bras.

J'ai dit oui, j'ai hoché la tête, j'ai suivi le mouvement.

J'ai senti la porte se fermer doucement derrière moi, celle de ma propre volonté. À partir de là, je n'étais plus actrice de rien. Tout se décidait autour de moi, à ma place.

La gynéco a parlé d'une grossesse à risque. Elle a dit ça d'un ton mécanique, sans me regarder vraiment. Avec mon poids, ma tension, mes nerfs. Il fallait surveiller, contrôler, ajuster. Contrôler, ce mot revenait sans cesse. Comme un verdict.

Elle a sorti une liste de recommandations comme on sort une ordonnance : plus de sel, plus de café, plus d'effort.

Et lui, mon compagnon, s'en est emparé comme d'un manuel de pouvoir.

Du jour au lendemain, il a commencé à surveiller mes repas, mes pas, mes respirations. Ce que je mangeais, ce que je ne mangeais pas, à quelle heure je me couchais.

Il notait tout. Il voulait tout savoir.

Et chaque désaccord finissait par la même sentence : j'étais irresponsable, immature, dangereuse même, pour ce qu'il appelait déjà notre enfant.

Et chaque fois qu'il parlait de « nous », je sentais qu'il parlait de lui seul. J'avais l'impression d'être enfermée dans une bulle dont il tenait l'oxygène. Même mes pensées semblaient surveillées. Parfois, je rêvais de disparaître, juste une journée, de redevenir invisible et libre.

Je me perdais. Lentement.

Je me sentais prisonnière de mon propre corps. Je n'étais plus qu'un ventre, un organe à surveiller un projet collectif qui m'échappait complètement. Chaque jour, je devenais un peu plus étrangère à moi-même. Je me regardais dans le miroir et je ne reconnaissais plus mon reflet. Mon visage avait changé. Mes yeux étaient ternes, ma peau tirée. Il n'y avait plus de place pour moi dans ce corps en transformation.

Un soir, je n'en pouvais plus.

Il dormait profondément, sa respiration lourde emplissant la chambre.

Je me suis levée doucement, j'ai pris mon manteau, et je suis sortie sur le balcon. L'air frais m'a fouetté le visage. J'ai sorti une cigarette d'un vieux paquet caché dans un tiroir, une cigarette que j'avais gardée pour plus tard — pour une urgence. Et c'en était une.

Je l'ai allumée, la première bouffée m'a fait trembler. Pas de peur, ni de culpabilité. De soulagement.

Le goût âcre m'a fait tousser, mais j'ai ri, presque.

J'avais l'impression de reprendre possession de moi, de mon corps, de mon souffle. C'était comme respirer pour la première fois depuis des semaines.

Je sentais ce truc grandir à l'intérieur, lourd, tendu, vivant, mais étranger, prendre racine, occuper tout l'espace, et moi je ne voulais pas ça.

Ce n'était pas un bébé. C'était un parasite.

Un être sans visage, qui grandissait en moi sans me demander mon avis, qui s'accrochait à ma chair pour exister.

Je le détestais pour ça.

Et je me détestais de le détester.

Je me demandais si d'autres femmes ressentaient ça, cette peur mêlée de dégoût, ce rejet instinctif que personne n'ose nommer. Mais autour de moi, le silence était total. Il fallait aimer, c'était une évidence. J'étais la seule à douter.

Je me suis assise sur le sol glacé, j'ai fumé lentement.

Chaque bouffée, c'était une reprise de pouvoir, minuscule mais réelle.

Je n'étais plus une mère en devenir. J'étais juste une femme qui respirait.

Le lendemain matin, il m'attendait dans le salon.

Sur la table, la cigarette écrasée trônait, soigneusement disposée comme une pièce à conviction.

Il m'a fixée longtemps, sans dire un mot. Ses yeux seuls parlaient, pleins de rage et de déception. Puis la tempête a éclaté. Les reproches, les cris, les accusations. Il m'a parlé comme à une enfant, comme si je ne comprenais pas. Les mots ont fusé : irresponsable, égoïste, dangereuse.

Il disait que je n'avais pas conscience de la vie que je mettais en danger, de cette vie qui détruisait petit à petit la mienne.

Chaque phrase tombait sur moi comme une gifle. Ses mots me collaient à la peau, poisseux, impossibles à effacer.

Je ne répondais plus. Je n'avais plus la force.
Et quand il a commencé à frapper la table, les murs, les meubles, quand sa voix s'est transformée en hurlement, j'ai compris que quelque chose avait basculé.
Dans ses yeux, il n'y avait plus rien d'humain.

Sa colère emplissait la pièce comme une fumée noire.
J'ai reculé, j'ai voulu fuir, mais ses cris m'ont clouée sur place.
Et dans ce chaos, une pensée s'est formée, froide, lucide, désespérée :
Comment résister ?

Comment résister à lui, à sa force, à ses certitudes ?
Comment résister à ma mère, à son amour qui se confond avec la menace ?
Comment résister à ce corps qui m'impose sa loi, à cette société qui me désigne coupable avant même d'avoir choisi ?

À ce moment-là, le monde s'est réduit à sa main qui tremblait, à ma peur, à ce ventre que je détestais, à ce parasite qui m'avait tout pris.

Je ne sais plus ce qui s'est passé ensuite.
Je me souviens du vacarme, d'un geste, du goût de fer dans la bouche, de la douleur sourde dans mon ventre, puis du silence.
Et plus tard, d'une lumière blanche, froide, celle de l'hôpital. Les odeurs de désinfectant, le bip des machines, la voix lointaine d'une infirmière : tout semblait flotter hors du temps.

Ma mère était là. Elle pleurait, mais pas pour moi. Elle n'a pas demandé comment j'allais.
Ses yeux cherchaient le médecin, pas ma main. Elle a demandé si le bébé allait bien.
J'ai senti mes lèvres trembler, ma gorge brûler. Et quand les mots du médecin sont tombés, nets, froids :

"Le fœtus n'a pas survécu."

Ma mère a sangloté.
Moi aussi.
Mais mes larmes à moi étaient différentes. Elles brûlaient, elles lavaient, elles libéraient.
Plus de douleur, plus de tristesse.
Juste du soulagement.
Un immense, coupable, délicieux soulagement.

Depuis, tout le monde me regarde comme une survivante, ou comme un monstre.
On me dit que j'ai de la chance d'être en vie. Que je devrais être reconnaissante.
Mais je ne ressens ni gratitude, ni joie.
Juste une paix fragile, coupable, qui ne me quitte plus.
Une paix qui tient dans le silence, dans la respiration lente de celles qui ont trop pleuré.
Je repense souvent à cette nuit-là. À cette cigarette. À la première bouffée.
Je me demande si ce geste-là, ce petit acte dérisoire, n'était pas ma première forme de résistance.
Pas une révolte bruyante. Pas un cri. Juste un souffle.

Celui d'une femme qui, pendant une minute, a voulu exister autrement que comme un ventre.

On m'a souvent dit : « Tu verras, un jour, tu comprendras ce que c'est l'instinct maternel. »

Mais moi, je crois que je n'ai rien à comprendre.

Je ne suis pas née pour donner la vie.

Je suis née pour la garder, coûte que coûte. Et la mienne, il a fallu que je la défende, seule, contre tous.

Et quand je me regarde aujourd'hui, fatiguée, cabossée, mais debout, je me dis que peut-être, résister, ce n'est pas refuser la vie.

C'est refuser de disparaître à l'intérieur d'elle.

Je n'ai pas tué la vie, comme ils disent.

J'ai simplement essayé de sauver la mienne.

Suzie-Lou Michon